

## « J'débloque »

Je vis dans un monde en noir et blanc. Et je ne peux plus en sortir. Le jour, la nuit, le matin, seul, entouré des gens-pareils, peu importe. C'est ma vie en négatif, à travers ce filtre *addictif* qui perturbe et empoisonne mes pensées. « Arrête donc de déprimer et relativise, tout est d'échelle ! » me dit-on comme pour me rassurer. Si seulement je pouvais en trouver une d'échelle, moi, pour grimper, sortir de ce trou autrement qu'en grimpant maladroitement sur les autres pour essayer de me hisser vers le haut. Ici, la seule échelle qu'on peut trouver, c'est peut-être cette hiérarchie qui, au-dessus de nous, se dresse, nous guette, nous surveille et nous oblige à n'être que des pions.

Je me réveille abrité dans la petite pièce qui me sert de chambre. Chaque jour, chaque instant de plus, je les passe à trier, trimer, ordonner, dominé sans arrêt ; le seul repos qui m'est accordé, c'est d'être ici, dans mon Nid d'altitude, en haut de ma tour de pierre. J'ouvre à peine les yeux – qui de toute façon ne voient plus les couleurs - et je ne sais même plus de quoi j'ai rêvé. Probablement toujours de la même chose : la Chute. Impuissant, je ne peux que m'y soumettre, totalement incapable de stopper le processus. C'est là tout le principe : on ne peut pas arrêter la Chute, on ne peut pas la contrôler, on ne peut même pas décider de Chuter ou non. On Chute, point. Moi, eux, et tous ceux qui refusent de l'admettre.

A l'époque où je vis, nous n'avons pas le choix : il faut bâtir, reconstruire sans arrêt la *société*. Je sors de ma torpeur, de mes draps de rêves, et je pose un pied par terre. Ca y est, je sens que je Chute déjà. Je me suis « connecté » au monde – et c'est bien là le terme à employer, puisque c'est la seule chose qu'on sait réellement faire, se « connecter », s'identifier. Je sais que de toute façon je n'en sortirai pas. Parce que la Chute est immuable et parce que c'est notre seule échappatoire, le seul but auquel nos neurones fatigués « d'hommes actifs » peuvent songer. « Ensemble, bâtissons ». Ensemble, ça veut dire en commun ? J'ai plutôt l'impression que jusqu'ici, rien n'est en commun et la seule chose que nous partageons vraiment, c'est la douleur d'arriver en bas, lorsqu'on s'écrase, lorsque la Chute s'arrête – car inévitablement, on finit par toucher le fond.

Comme tous les autres jours, je sors de chez moi et descend les escaliers... Je me prépare une nouvelle fois à faire comme tout le temps. Je salue mes voisins, je croise d'autres personnes qui travaillent, déjà occupées à se marcher dessus. Attentif et prudent, je

m'approche de tous ces gens entassés qui se pressent sur le palier. Ils ont commencé à s'aligner, à s'imbriquer. Je les rejoins, je vais vite, je m'entasse avec eux, tant qu'il y a de la place j'en profite.

Je me trouve une fois de plus une petite place parmi mes semblables. Comme hier, comme demain. Et chaque fois que je croise un groupe de gens, je dois m'insérer au milieu des autres, pour ne pas perturber « l'équilibre communautaire ». Nouer des relations amicales, amoureuses ou professionnelles se résume toujours à la même chose : s'impliquer, s'imbriquer et disparaître. Laisser parler ceux qui se sentent à l'écart, sans pour autant les écouter – essayer simplement de les ignorer. Et au fond, je sens encore cette passion, cette dévotion qui échappe totalement à mon contrôle. Oui, la Chute est réellement grisante. La sensation de tomber et d'essayer d'atterrir au meilleur endroit possible – rentabilité ! Cette envie de ranger, d'ordonner. Cette obsession de ne pas laisser des petits bouts de nous dépasser de la masse que nous formons parce que c'est plus « beau », parce que c'est plus « agréable » et parce que c'est mieux. Grâce à la Chute, nous sommes dociles et surtout incapables d'envisager autre chose que l'ordre.

Si on se laisse faire, on Chute.

Entassé au milieu des autres, je sens le monde qui afflue. Ca commence déjà à devenir chaotique. Je regarde ces personnes qui composent la masse qui m'entoure, sortant de leurs appartements, cherchant leur place – parfois obligées de se faufiler avec beaucoup d'habileté - et, comme moi, finissant par se fondre au milieu des autres. Que pensent-ils, eux ? Je me souviens tout à coup de tous ceux que j'ai croisés, et je cherche un peu de singularité à travers la forme qu'ils prennent dans leur vie-de-tout-les-jours, cette forme qui s'apparente souvent à celle d'une lettre de l'alphabet.

J'ai rencontré des « O », des *gros*, ou peut-être que gros n'est pas l'adjectif qui leur correspond le mieux. En fait, les « O » sont plutôt « carrés », très obtus, ils prennent de la place et comblent les trous que les autres laissent, trop timides pour s'imposer. Celui que j'avais rencontré était très fier de lui, certain d'être véritablement utile à la société, un vrai « pilier » comme il le disait. En fait, je crois qu'il ne se rendait pas compte qu'en réalité, il n'était comme les autres qu'un vulgaire « bloc ». On construit tous le même mur, lui ai-je glissé au détour d'une phrase. Tout rouge, il s'était emporté et hurla que, de toute façon, il fallait bien se démarquer et que la force, l'impact, la surface, c'était ça le plus important. Et puis, comme en-dessous de lui ça se libérait, il en a sournoisement profité pour me fausser compagnie.

Dans un style radicalement différent, il y a les *droits*, raides comme des « I ». Ce sont eux les « piliers de la société » ; en effet les droits ne posent rarement pas de problèmes, ils en résolvent plutôt. Rigide et inflexibles, ils arrivent pourtant à s'adapter et s'insérer dans toutes les situations, dans tous les milieux. Ils arrivent quand on a besoin d'eux, et ils font de la place. A la fois juges, diplomates, soldats et petites frappes, ils arrivent toujours au moment opportun et ils peuvent aussi bien s'aligner avec les autres que se dresser face à la foule. Le seul souci, c'est qu'ils sont beaucoup moins nombreux et, par conséquent, on compte trop souvent sur leur présence pour faire le tri et repartir à zéro. On les attend, impatient, mais ils arrivent trop tard, voir jamais. Et on s'est fait submerger.

Aujourd'hui, à côté de moi, ce dresse un type plutôt du genre « L », ceux qui pourraient être aussi puissants et utiles que les *droits* mais qui baissent la tête - ou s'agenouillent, question de point de vue. Ceux-là sont assez courants, souvent utiles, mais ils pourraient être bien plus à l'aise avec les autres si seulement ils arrêtaient de courber l'échine. Je ne les aime pas, eux, probablement parce qu'il me ressemble beaucoup. J'évite de les croiser, de leur parler. Ils me rappellent trop à quelle point la Chute nous conditionne et nous plie à sa volonté.

Et puis, il y a les *tordus*, ceux qu'on n'arrive pas à nommer - les plus nombreux. Ces gens pluriels, « S », qu'on peut trouver souples, mais souvent trop peu solides lorsqu'il s'agit de bâtir. La Chute les a pliés, maintenant ils sont difformes et quasiment inutiles ; fondus dans la masse, imbriqués, entassés, ils se confondent facilement les uns des autres. Ils Chutent sans effort, on cherche un endroit où les caser ; la plupart du temps on fait ce qu'on peut. Ils ne sont pas à leur place, mais ils s'en moquent. Ce n'est pas à eux de choisir où on les mettra, ils se contentent de rester là où ils atterrissent. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'à cause d'eux le mur grandit, grandit et ne chute jamais.

Ah, le paradoxe de la Chute ! Bâtir, pour détruire, bâtir haut mais pas trop, parce qu'il faudra ensuite faire de la place pour les nouveaux venus. Détruire les anciens pour laisser un endroit à ceux qui naissent et Chutent à leur tour. Et je ne sors pas de cette routine, cette boucle infinie qui nous sert d'occupation : Chuter, bâtir, s'aligner, et disparaître.

Parmi nous tous, certains ne Chutent pas. Ceux-ci sont les Chiffres. Ils se dressent, tout en haut de cette longue ligne droite, ce « couloir-pièce-tunnel », ce tramway, ce bureau, cette ville, ce pays, peu importe le terme exact puisqu'il n'existe que cette forme invariablement rectangulaire – et cette seule porte d'entrée, sans issue de secours, pour qu'on

puisse rapidement se disputer l'espace vital et finir par s'autodétruire. Chaque fois qu'on est submergé et remplacé, les Chiffres comptent les points. Et personne ne sait si tout ceci veut réellement *dire* quelque chose. Les Chiffres sont en fait notre seul indicateur de production, ceux qui tracent et retracent le fruit de notre travail – dont le sens m'échappe encore et toujours.

Je m'ennuie, cette journée est tristement semblable aux autres. *L'autour de moi* se remplit de gens qui passent et s'en vont, et ma place n'est pas *idéale* puisque personne ne vient me trouver. Je suis écrasé, moi aussi, invisible, bloc parmi les blocs. Je ne sais même plus combien de temps dure une journée, j'attends inlassablement qu'une personne vienne compléter mon travail pour me dire : « c'est bon, va-t'en, ton tour est terminé ». Voilà, ça y est, je peux m'en aller. Mon interlocuteur s'est présenté - un *droit*, comme bien souvent. Je n'ai même pas pu échanger quelques mots, je dois déjà partir pour laisser la place à d'autre, faire de la place à ceux du haut. Je disparaissais et rentre chez moi...

Je suis à nouveau dans ma chambre, au sommet de mon Nid, et j'aperçois les Chiffres qui tournent, s'incrémentent. Le score de nos vies cumulées et conjuguées au participe trépassé. Je suis au repos, mais pour combien de temps ? Bientôt je devrai Chuter à nouveau. Je suis mort, et demain je revivrai. Du haut de ma tour, je regarde encore et toujours les gens s'affairer. Tout ce monde qui s'entasse et essaye de grimper sur l'autre. Invariablement, ça va finir par emplir totalement notre « espace de *sur-vie* ». Malgré le fait qu'on essaye de s'organiser pour éviter de le saturer, un jour ou l'autre on sera incapable de bouger, incapable d'accueillir les nouveaux venus. Et la Chute s'arrêtera.

S L O J I Z

Je suis un bloc, une brique, et je ne tombe plus car je n'ai plus de place pour tomber. Tournez-moi dans tous les sens, c'est déjà trop tard. Les Chiffres se figent. Que des blocs, j'débloque :

Game Over.

Inspiré de : *Tetris* (1985)